

VINGT-CINQ ANS
DE
CHIRURGIE

DANS
UN HOPITAL DE PETITE VILLE ET A LA CAMPAGNE

PAR

Le Docteur C.-L. COUTARET

CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HOSPICE DE ROANNE (LOIRE)
MÉDECIN DE LA MAISON D'ARRÊT
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LA SEINE-INFÉRIEURE
DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE DE LIÈGE
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES DE LYON
LAURÉAT DE L'INSTITUT

Gloria nostra est testimonium
conscientiæ nostræ.

(S^t PAUL.)



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, Boulevard Saint-Germain, en face de l'École de Médecine

BIBLIOTECA

1883

Tous droits réservés.

000260

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

RD30
c64

CHIRURGIE

LA HOPITAL DE SAINT-YVES ET LA CHARTRE

Le Docteur C. LA CHARTRE



PARIS, ÉDITEUR G. MASSON

000200

PRÉFACE

Ce livre est le compte rendu de ma pratique chirurgicale dans un hôpital de petite ville et au sein d'une région salubre, dénués de complications nosocomiales. J'y expose des procédés commodes et des traitements qui m'ont paru pratiques pour le chirurgien de campagne. Je donne des notions cliniques intéressantes sur deux espèces de maladies ignorées; et je conserve l'espoir que mes monographies de l'entasis et des phlébites laisseront une trace durable.

Ce modeste travail vient en temps utile pour contribuer à l'histoire des infections. Nous assistons à une révolution scientifique qui nous promet de magnifiques résultats. Le microscope a donné aux recherches biologiques un caractère de précision que la méthode expérimentale a mise à profit. Au siècle passé, la découverte des infusoires nous a révélé le monde des infiniment petits; elle a conduit les chercheurs à scruter la structure intime des tissus vi-

vants, et à surprendre les lois de la circulation de la vie dans les organismes.

Alors, on a tenté de pénétrer les mystères de la maladie, et de tout expliquer par les cellules et les néoplasmes. Témoin de ces efforts, j'ai suivi avec une curiosité impatiente l'éclosion successive des systèmes histologiques, qui prétendaient parvenir à la solution des problèmes pathologiques. Tout en rendant justice à ces travaux remarquables, je les envisageais en médecin praticien, et n'y trouvais rien de profitable aux malades. *La petite bête* finit par me paraître une superfétation fantastique ; et il m'est souvent arrivé de prier mes savants confrères, appelés pour m'éclairer de leur expérience, de reprendre en consultation notre bon vieux langage de l'internat, afin que nous puissions nous comprendre et échanger utilement nos idées.

Je ne sais vraiment pas où on se serait arrêté, si on avait poursuivi les recherches sur cette route sans issue. Le temps était proche, où la cellule allait devenir un être ; et les groupes de cellules, un organisme. N'est-ce pas M. Edmond Perrier, professeur du Muséum, qui a énoncé cette proposition : « Tous les organismes supérieurs ne sont autre chose que des associations, ou mieux des colonies d'organismes plus simples, diversement groupés ? » Voilà certes une définition applicable à l'homme, à laquelle je ne me serais pas attendu. Elle dépasse en originalité celle du fameux bipède sans plumes de l'antiquité ; et n'est pas faite pour nous inspirer une confiance

exagérée dans l'ordre harmonique et la synergie psychique de nos colonies. J'avoue que cette conception théorique est superbe, pour édifier sur des bases fragiles une doctrine de philosophie positive ; mais elle m'inspire de la répulsion. Je préfère conserver l'illusion de mon unité, plutôt que de me croire la somme d'une myriade « d'organismes inférieurs diversement groupés ».

Nous en étions réduits à désespérer des progrès de la médecine par la micrographie, lorsque les immortels travaux de M. Pasteur nous ont ouvert un horizon, rempli des plus brillantes perspectives. M. Pasteur a débuté par prouver que la génération spontanée est une erreur de nos sens abusés ; et que les germes, dont l'air est plein, expliquent l'apparition de la vie en toutes circonstances. Il a démontré par des preuves irréfutables, que la Fermentation et la Putréfaction sont des phénomènes physiologiques, dus à l'intervention régulière de Vibrions et de Microbes définis ; et que nul liquide organique, même le sang, n'entre en décomposition, s'il est en contact avec un air pur et complètement dépourvu de germes. Les germes sont partout et dans tout : ceux de la vie normale, comme ceux de la maladie ; ils sont l'unique cause de la fermentation ou de la putréfaction des liquides et des solides exposés à leur contact. Ces germes obéissent à des lois fixes, comme les autres êtres vivants ; on commence à connaître les conditions favorables à leur développement.

L'atmosphère d'un grand établissement hospitalier,

par exemple, est un danger permanent pour les blessés, parce que l'encombrement, la malpropreté, la viciation de l'air sont autant d'occasions propices pour l'évolution des germes de la septicémie, de l'érysipèle traumatique et de la pourriture d'hôpital.

Cette découverte a été une révélation, et a donné immédiatement naissance à l'antiseptie, qui est désormais le seul vrai principe de la chirurgie des grands hôpitaux. En 1862, M. le professeur Trélat apportait à l'Académie le relevé des amputations, faites dans les hôpitaux de Paris, durant une période de cinq années; la mortalité était effrayante, puisque la moyenne s'élevait à 50 p. 100. Or, la récente statistique, publiée en Allemagne, donne sur 417 amputations, pratiquées suivant la méthode antiseptique de Lister, 71 morts et 346 guérisons; soit seulement 17 p. 100 de mortalité. Ces résultats sont admirables.

Les organismes malins ou microbes, répandus à profusion dans l'air, les eaux, la terre, et jouissant d'une monstrueuse puissance de prolifération, engendrent dans les plaies des phénomènes de fermentation excessivement dangereux. On les retrouve dans le sang des sujets, qui ont succombé aux complications nosocomiales. Ces microbes sont également absorbés par les voies respiratoires et digestives, s'introduisent dans le sang, dont le sérum est leur meilleur terrain de culture; et, suivant leur malignité variable et les prédispositions de l'individu, y déterminent des accidents parfois mortels. Ainsi s'explique l'invasion des maladies zymotiques, telles que la

fièvre typhoïde, le typhus, le choléra, le vomito-négro, la peste, la fièvre puerpérale, le charbon, et nombre d'autres fléaux, qui sont l'œuvre de ces terribles ennemis de l'humanité.

La notion du danger d'un air, infecté par les germes pernicieux, impose à l'hygiéniste et au médecin l'obligation de rechercher avec soin les foyers malsains pour les détruire, et de soustraire les populations à leur influence délétère. Les germes préexistent, et ne sont point le produit d'une génération spontanée. Partout où nous n'en découvrirons pas, nous aurons la certitude de n'avoir point à redouter les complications morbides, dues exclusivement à leur intervention.

Dans nos hôpitaux de petite ville, le microbe des infections nosocomiales ne peut pas vivre; c'est pour cela que nos blessés guérissent sans subir leur atteinte. Ma statistique hospitalière en est une preuve incontestable. Dans nos campagnes, l'air est pur et dénué de germes septicémiques; les plaies se cicatrisent sans grande suppuration. Ce fait est d'une haute importance pratique. J'y insiste, pour prouver que l'air pur est l'antiseptique par excellence, qu'il donne des résultats bien supérieurs aux pansements listériens; et qu'on devrait l'utiliser, au lieu de s'entêter à faire séjourner les blessés dans des milieux viciés par l'encombrement. Établir par groupes isolés les hôpitaux des grandes villes, loin des centres peuplés; faire pratiquer les opérations à la campagne, tel est le but à poursuivre; tel est le problème à

résoudre. Avec du temps et de l'argent, on y parviendra. La vie humaine est à un assez haut prix, pour que nos édiles et nos hommes d'État finissent par se ranger à cette opinion. Mon livre a été écrit pour servir de démonstration; s'il contribue à ce progrès, même dans un avenir lointain, il aura accompli sa destinée.

Plus on avancera dans l'étude des microbes, et plus on reconnaîtra, que leurs espèces sont multipliées et leur malignité envahissante. Je prends pour exemple le charbon vrai, dont la bactériodie est parfaitement étudiée et classée, et dont les manifestations sont non seulement décrites rigoureusement, mais même prévenues par un virus atténué. Je soutiens, que la bactériodie charbonneuse a des frères et des cousins-germains, qui engendrent une autre espèce de charbon moins actif, bien que parfois fort dangereux. Mon étude des phlébites infectieuses appelle l'attention sur des complications ignorées et fréquentes. On arrivera peu à peu à élucider ces graves questions. Pour le moment, j'ai indiqué le spécifique du charbon-minor, qui ne provoque le plus souvent que des gangrènes locales. Le suc frais du noyer tue sur place le vibron du charbon-minor, prévient des désordres étendus, et souvent l'intoxication générale et la mort. Ce germe, comme la bactériodie du charbon-princeps, ne vit pas dans l'air; son milieu de culture est le liquide de sécrétion glandulaire d'un nombre infini d'êtres inférieurs, qui nous entourent. Il est un danger permanent pour les personnes qui

résident aux champs, et qui ne se méfient pas assez des inoculations virulentes par des piqûres bénignes, ni de l'absorption du poison gangréneux par de simples érosions à la peau. Le jour viendra, où l'étude comparée de ces diverses espèces de bactériodies charbonneuses aura complètement éclairé l'histoire de leurs évolutions respectives.

Les mémorables travaux de M. Pasteur et de son école nous ont appris l'origine, la nature, et la malignité de la grand'classe des bactériodies nosocomiales et charbonneuses. Ils ont conduit à la découverte des pansements antiseptiques et des vaccins préservateurs. Il reste à étudier, d'après les mêmes principes du déterminisme, une multitude d'autres maladies, dont la cause essentielle réside dans l'infection du sang par les infiniment petits. Je laisse de côté pour le moment les fièvres éruptives, les maladies virulentes et les fièvres paludéennes, dont le tour viendra en temps opportun, pour ne m'occuper que du puissant groupe des fièvres typhoïdes, diphthéritiques et puerpérales. Le microbe particulier à ces maladies n'a pas été isolé, cultivé et expérimenté. On le cherche, on le devine, on l'entrevoit; et déjà on connaît les circonstances diététiques et hygiéniques, qui favorisent son éclosion et ses évolutions successives.

La cause première de l'intoxication typhoïde, celle que nous devons combattre à outrance, c'est la décomposition organique. La matière organique en décomposition, voilà l'ennemi! Lorsque l'État, les

administrations départementales et communales en seront convaincus, un progrès considérable sera accompli. Nous assisterons à l'éclatant triomphe de l'hygiène, et à la disparition progressive des maladies infectieuses, qui entrent pour une si large part dans les causes de décroissance et d'affaiblissement de la population en France.

On ne sait pas assez que le plus petit centre de décomposition organique est un foyer d'infection. Tout ce qui vit, meurt. Les lois qui régissent la vie, régissent la mort. La putréfaction rend intacts à la terre les éléments, qui ont contribué à la structure des êtres organisés.

La décomposition putride est l'œuvre d'organismes inférieurs, vivant sur les confins de la nature inorganique. Vibrions, bactériidies, monades, microbes, spores mycelliaux sont les ouvriers laborieux de cette métamorphose incessante. Sans leur travail continu de transformation universelle, l'infection de l'air, des eaux, des terres n'aurait pas de limites. Le nombre prodigieux des animaux qui meurent, la masse énorme des végétaux qui entrent en dissolution engendrent la mort. Depuis des siècles, tout ce qui vit sur notre planète aurait péri d'intoxication septique, si l'ordre immuable et éternel n'était intervenu, pour opposer aux vibrions et aux mycelliums, aux pourritures et aux infections, la flamme ardente de la vie et la force de conservation génésique, qui animent les corps minéraux et la matière organisée.

Ces artisans de la mort sont, dans certains cas, les

plus redoutables ennemis de la vie. Transportés sur des organismes vivants, ils s'y propagent avec une effrayante rapidité, et sèment dans les sucres nourriciers les germes de destruction, dont ils sont les génies implacables. Les hommes, les animaux, les plantes échappent difficilement à leurs mortelles atteintes, quand se développent des conditions spéciales de contagion et de diffusion.

Partout où on rencontre un foyer de putréfaction, on trouve en même temps un foyer d'infection. Le fleuve sacré des Indous roule dans ses flots les cadavres des sectateurs de Brahma, au milieu des débris organisés en décomposition, qu'il a recueillis sur son long parcours. Les grands fleuves d'Amérique assainissent les prairies, les pampas, et les villes, qui s'édifient par enchantement sur leurs rives fertiles; puis ils déversent dans l'Océan les résidus putrides, qui souillent leurs lits. Il en est de même du Niger, qui du fond du Soudan vient déposer sur les côtes du Sénégal les limons empestés dont il est chargé. Les estuaires de ces fleuves majestueux sont des foyers pestilentiels. Le Gange nous envoie le choléra; l'Afrique et l'Amérique sont ravagées par les fièvres pernicieuses, le vomito-negro et la fièvre jaune.

Au sein des armées en campagne, les privations, les fatigues, le découragement, l'empoisonnement du sol et des eaux potables par les déjections humaines et les détritiques provenant des animaux abattus, provoquent l'éclosion foudroyante de la dysenterie et du typhus. Les hécatombes d'animaux, qu'une reli-

gion fanatique impose à la Mecque, nous ont plus d'une fois valu le choléra. Les monstrueux sacrifices de soldats, qui font pousser des lauriers sanglants sur la tête des conquérants, sèment sur les champs de bataille une pestilence, qui fait plus de victimes que les balles des chassepots et les obus des canons.

Ces grands foyers de décomposition organique possèdent une telle puissance de perniciosité, qu'ils donnent naissance aux fléaux les plus meurtriers. Les foyers restreints, que nous entretenons autour de nous avec une étonnante indifférence, ont des effets désastreux, moins intenses et plus limités. Ils sont l'origine de la fièvre typhoïde, des angines couenneuses et des complications puerpérales. Mêmes causes, mêmes effets. Décomposition putride, infection bactérienne. Telle est la loi des êtres organisés. Ce n'est point là, une de ces théories séduisantes, destinées à enrichir le domaine de la science pure. Les déductions pratiques sont immédiates; en voici une preuve incontestable :

Il y a vingt ans à peine, la fièvre typhoïde revenait périodiquement ravager Roanne, et semer le deuil dans les familles. Depuis quinze ans, elle ne fait que de très rares apparitions au milieu de nous, et ne règne plus épidémiquement. Cet heureux résultat est dû aux sages mesures d'hygiène, prises par l'administration municipale. Les fontaines publiques étaient alimentées par le Renaison, ruisseau qui prend sa source dans les montagnes de la Madeleine. Graduellement et sans qu'on y prit garde, on laissa éta-

blir sur ses rives plusieurs féculeries, qui déchargèrent dans le lit de la rivière leurs résidus et leurs eaux de lavage. Ces matières organiques altéraient les eaux de la ville, et y apportaient pendant l'été les produits de leur décomposition putride. Je poussai le cri d'alarme, qui fut entendu. L'administration municipale alla capter sur le plateau des Poupées, à 8 ou 10 mètres de profondeur, des sources limpides, qui, sans être abondantes, sont pures et exemptes de matières organiques. Cette œuvre magnifique eut le double avantage de fournir à la population une eau potable de première qualité, et de rendre inutiles les nombreux puits qui servaient aux habitants, pendant une grande partie de l'année. Or, dans une petite ville, les fosses d'aisance ne sont généralement pas étanches, et les eaux ménagères, les fumiers et les détritiques organiques séjournent et se décomposent sur place, dans les cours et dans les rues. Les liquides, absorbés par la terre, entraînent dans les profondeurs du sol des éléments de décomposition putride, qui se mêlent à l'eau des puits et l'empoisonnent.

Les nouvelles fontaines, en condamnant les puits et en arrosant les rues, ont supprimé un foyer d'infection et une cause incessante d'insalubrité. Enfin, de grands et beaux égouts ont contribué à l'assainissement général de la ville, en drainant le sous-sol, tarissant les puits et fournissant un écoulement aux eaux grasses et aux matières organiques liquides.

L'eau potable est devenue insuffisante, à cause de